

**IL Y A FEMININ ET FEMININ, MAIS CA NE FAIT NI DEUX NI UN**  
**Base d'intervention à la journée de Lorient sur féminin/maternel.**  
**Apports de Michèle Montrelay sur la question**

*Remarques préalables :*

1. M.M. est au travail sur cette question depuis des dizaines d'années, au sein d'abord de l'EFP dès la fin des années 60 où elle a commencé à faire entendre dans diverses interventions une petite musique un peu différente du ton dominant alors, en proximité particulièrement de psychanalystes comme F. Dolto ou Denis Vasse travaillant plus particulièrement avec des enfants et leur contexte maternel, mais élaborant sa propre mélodie en particulier sur la question ouverte par Freud comme « continent noir » dans des textes sur la sexualité féminine, Recherches sur la féminité, parus avec d'autres textes sous le titre L'ombre et le nom en 1977 aux éditions de Minuit. Après la dissolution en 1980, elle n'a rejoint aucune Ecole particulière mais n'a cessé d'approfondir ses premières élaborations et de produire une multitude d'articles dispersés, jusqu'à une reprise de son séminaire accueilli par le Cercle freudien ces dernières années. Elle explique elle-même son parcours dans un entretien paru en 2009 aux éd du Crépuscule sous le titre La portée de l'ombre où il y a aussi deux textes inédits d'elle, Sentir, et Interpréter, parmi d'autres contributions autour de son travail. Elle travaille actuellement à un livre qui, semble-t-il, reprend un peu tout ça.

2. Ses théorisations n'ont jamais perdu le fil du « féminin », d'autant plus qu'il s'est avéré que cette approche a débordé largement le traitement d'un « objet » spécifique au sein de la psychanalyse que serait la question du féminin et qu'elle a ouvert de proche en proche une remise au travail de concepts fondamentaux des théorisations freudo-lacanienne, ce qui l'a amenée à, sinon concevoir une psychanalyse « au féminin » telle du moins qu'elle s'opposerait à une psychanalyse « au masculin », du moins à la revisiter dans son ensemble pas sans l'indicer donc de sensibilité disons féminine.

3. Enfin, nous allons essayer de donner une idée pas trop trompeuse de ces apports en recueillant ici ou là dans ses textes des formulations originales, mais il ne faut surtout pas oublier que toujours, ou presque, ces théorisations ne sont jamais dissociées de la clinique, qu'elles en viennent et y retournent, les cas cliniques qu'elle présente avec précision s'entrelaçant constamment dans ses articles avec l'effort pour les penser. Il serait vain dans la présentation forcément limitée que nous en ferons de les exposer comme tels ; tout au plus nous ferons éventuellement appel à l'occasion à nos cliniques propres pour illustrer tel ou tel point.

Pour ma part, je pourrai proposer trois angles d'approche, que je nomme ainsi :

1. Féminité et castration féminine (ou : « femme » et « féminité »)
2. Amatrude (pathologies du féminin) et devenir-femme de la fille-à-la-mère (ou : « féminin et maternel »)
3. Une cure « au féminin » ? (ou : Comment prendre en compte ces avancées sur le féminin dans la cure analytique ?)

**I- Féminité et castration féminine**

**Femme/féminité :**

Dans ses « Recherches sur la féminité » parues en 1977, MM s'inscrit dans la suite de la perplexité finale de Freud évoquant l'énigme du « continent noir ». Elle ne se satisfait d'être dans le noir, aussi vaste en serait le continent. Elle entend sortir un peu de cette épaisse nuit en reprenant

d'abord la polémique qui courait depuis longtemps entre lui et Jones. Freud, avant d'avouer les limites de sa compréhension, rend compte de la sexualité féminine en fonction de repères phalliques, d'essence mâle même si le phallus ne se réduit pas à l'organe mais s'identifie aux valeurs et idéaux qu'il ne fait que représenter pour fomenter le désir ; d'où la conception d'une seule libido, d'un « oedipe inversé », de « l'envie de pénis », etc..

A cette *phallogentricité*, s'oppose Jones (et l'école anglaise) qui défend une « *concentricité* » spécifiquement féminine, laquelle prend en compte l'impact de l'anatomie féminine sur l'inconscient et suppose donc une expérience précoce voire archaïque du corps sexué féminin non simplement déterminé comme manque ou privation mais intriquant des « *schèmes oraux, anaux et vaginaux* », renvoyant à ce qui s'éprouve là où se trouve le corps.

MM ne se contente pas de donner raison aux deux, affirmant le caractère tout à la fois phallique et concentrique de la sexualité féminine mais, et c'est sa première trouvaille, elle les affirme non comme complémentaires, susceptibles de s'harmoniser, mais comme incompatibles: « **Cette incompatibilité est spécifique de l'inconscient féminin** ». S'amorce donc une première version de ce qu'elle formulera plus tard comme division, écart, tension, entre un « *féminin phallique* » et un « *féminin originel* » qui sont hétérogènes mais qu'elle s'emploiera à articuler, ou nouer, pour qu'un advenir femme se dégage, pas sans s'y ressourcer, de la compacité du lien mère-enfant, singulièrement mère-fille. Dans ce premier texte de 77, l'écart est d'abord formulé comme distinction entre « femme » et « féminité ».

« Le mot **femme** désignera le sujet qui, comme l'homme, est effet de la représentation inconsciente », laquelle est, dans son lexique de l'époque, ce qu'elle appelle une « *représentation-de-castration* », non bien sûr au sens de représenter (comme pour une conscience et à titre de contenu) une castration, une mutilation, mais « *un pur investissement de la parole comme telle, une articulation littérale* » dont l'enjeu est « *de dessaisir d'une part de jouissance [de corps], perte qui fait le prix de la représentation* » (p 67), ce qui en passe par la phallogentricité freudienne opératrice du refoulement et constitutive de l'inconscient proprement dit, c'est-à-dire *textuel*, fait de représentations au sens freudien ou, dans sa reprise lacanienne, de signifiants. Autrement dit, il s'agit ce qui se structure d'elle, à l'instar d'un homme, et qui en passe par la castration, c'est-à-dire une perte de jouissance « vitale », du « se jouir » du corps-même comme simplement « vivant », qui lui permet de devenir sujet au langage et à la représentation et sujet au désir comme manque à être (à être simplement vivant). Une femme, un sujet féminin, en tant que parlêtre et pour cela sujet à l'inconscient, est donc, tout comme un sujet masculin, à l'enseigne de phallus, quoique, comme on le verra plus loin, la castration symbolique du sujet féminin soit plus complexe, et justement parce qu'il y a un rapport plus direct à ce qu'elle appelle la « féminité ».

« **Par la féminité, on entendra l'ensemble des pulsions féminines (orales, anales, vaginales) en tant que celles-ci résistent au refoulement** ». On verra que plus tard ce féminin précoce (chez la fille une fois née) s'approfondira en se liant au maternel, valant aussi pour le garçon même s'il ne s'en débrouille pas a priori de la même façon, et que cette dite « féminité » en quelque sorte matricielle s'avérera moins pulsionnelle que radicalement *pré-pulsionnelle*. Mais l'invariant essentiel déjà énoncé là est que cette zone, qui correspond au « continent noir » de Freud, est en effet *résistante au refoulement*, échappe à l'inconscient proprement dit, est donc non représentable comme telle, « *continent inexploré car inexplorable* », écrit-elle ; ce qui n'implique pas qu'on ne puisse rien en dire ni en faire, y compris et d'abord dans la cure, on y viendra.

Toujours est-il que la « féminité » est ainsi conçue d'une tout autre manière que ce que ce terme signifie dans le langage courant, qu'elle ne correspond en rien à ce qu'on entend habituellement sous ce terme. Généralement, « faire preuve de féminité » renvoie aux façons dont une femme peut se présenter à l'autre, à l'homme singulièrement. Cet apparaître d'elle-même qu'elle peut offrir au désir, cette féminité dont elle peut s'habiller, existe bien et même essentiellement sur les scènes de la séduction. Elle renvoie aux jeux de l'amour entre sexes, que Lacan appelle *mascarade* en réplique à la *parade* masculine.

Mais ici dans ce texte de MM, le terme de « féminité » désigne tout autre chose : à savoir au contraire ce qui n'entre pas en scène, ce qui *n'existe* pas comme tel au sens d'être repérable dans le champ symbolique ou « sexposable » dans l'imaginaire spéculaire (comme image du corps). Cela ne l'empêche pas pour autant *d'insister* dans des effets hors représentation et langage, dans des ressentis non « publiables », renvoyant à des états du corps qui correspondent à une expérience précoce de la petite fille. Expérience nourrie, comme le dit Jones repris par MM, de « ***l'intrication des pulsions anales-orales avec le plaisir vaginal, à la limite un seul organe digestif-anal, organe trou insatiable qui tend indéfiniment à absorber, faire sien, dévorer, comprendre...*** ».

Cette « féminité » n'est pas refoulée car elle est *censurée*. Ce qui est très différent. Le refoulement est l'effet d'un acte, acte de symbolisation ou métaphorisation lié au désir de l'Autre, qui passe le refoulé « dans les dessous » comme dit Freud, c'est-à-dire dans l'inconscient tel qu'on peut le penser comme une paradoxale « *mémoire de ce qui est oublié* » (formule de Lacan), et qui à ce titre peut être structurant du sujet en tant qu'il se dégage d'un trop plein de jouissance dans l'ouvert de la parole et le défilé du désir. La censure quant à elle est un blanc, résultat d'un non-dit, donc non inscrit quoique pas sans laisser des traces qu'on peut dire avec le Freud de *l'Esquisse*, des traces mnésiques, dont MM tiendra le plus grand compte dans sa clinique comme « états du corps » appréhendables comme affects ou émotions.

*Censuré* signifie : non seulement être soustrait à la représentation, mais être hors toute représentabilité, même inconsciente, un blanc, pas même localisable comme manquant. Pour s'en faire une idée », on peut penser au roman de G.Perec : *La disparition* – tout entier bâti autour de la censure de la lettre « e », pas seulement soustraite des mots où elle aurait du figurer mais ainsi laisserait trace de son absence, mais un roman fait uniquement de mots sans aucun « e », c'est-à-dire sans aucune trace langagière de sa disparition. Ce qui n'en produit que plus, à la lecture, une étouffante atmosphère d'angoisse fortement ressentie quoique non explicitable. Rapprochement peut-être d'autant plus approprié que la lettre « e » en français connote justement le féminin, mise particulièrement en évidence dans la versification poétique... Par ailleurs, on a parlé de la censure comme « un blanc ». Peut-être pas par hasard : que le noir du continent soit dit blanc, sachant que le blanc est le mélange de toutes les couleurs alors que le noir en est le vide, c'est peut-être déjà lui donner un tout autre statut, on en verra les conséquences...

### ***Angoisse au féminin :***

Or, ces effets de réel proprement féminins qui orientent l'économie libidinale du devenir femme peuvent connaître deux destins, celui que MM appelle de la femme « névrosée » et celui de la femme qu'on dira « adulte ». Sachant bien sûr, comme le précise MM, que dans la réalité clinique « ***ce n'est pas si tranché ... qu'il y a coexistence avec prédominance de l'une ou l'autre de ces économies*** ». Selon ces deux directions du devenir-femme, prédomine soit une angoisse soit un effet de castration, pour reprendre ces deux « concepts » classiques de la psychanalyse. Mais, et c'est là

un autre apport spécifique de MM, ils sont tels qu'ils peuvent être qualifiés spécifiquement d'angoisse *au féminin* et de castration *au féminin*, en écart avec leurs versions masculines.

D'où une « **angoisse spécifiquement féminine** », non une angoisse de castration (menace de manquer, d'être privée), mais au contraire ce qu'on pourrait dire une angoisse d'encombrement, « **liée à la présence de ce réel du corps, objet en trop** » (en trop du point de vue du désir phallicisant). Cette féminité-là peut alors apparaître comme une figure menaçant tout sujet de ruine de la représentation, déstructurante, une intrusion du réel, par exemple dans la tragédie d'Œdipe de Sophocle cette « **rencontre avec la Sphinge, ce monstre, femme au corps de bête** ».

D'où aussi des symptômes, auxquels MM rattache autant les silences et retraits « hystériques » que la vanité bruyante, aussi bien l'anorexie exhibant un corps tenu pour zéro que le masochisme mimant la perte de soi, qui se manifestent dans beaucoup de cures de femmes et qui consistent plutôt à *simuler* une perte. Il ne s'agit pas alors de l'interpréter comme une prétendue castration, mais comme une *défense* pour parer aux insuffisances d'une castration symbolique préalable ou éviter de s'y confronter. « **Si castration il y a, elle est imaginaire, la femme se travestissant de ce manque qui fait surgir en trompe-l'œil la dimension de la castration symbolique... Ainsi le sexe de la femme, organe vagino-oral qui fait obstacle à la castration, en même temps peut représenter celle-ci, faussement, dans des effets de leurre qui angoissent** ».

Tel est donc un destin possible de la féminité précoce, source d'angoisse (et/ou de fascination) pour un partenaire mâle devant la figure énigmatique de la féminité, « **terrorisé par la menace qu'elle fait surgir sur son propre refoulement** », mais aussi et d'abord pour la femme qui entretient un rapport plus direct au corps de jouissance et qui, même dans la rencontre sexuelle, peut y trouver l'occasion de *réactualiser* cette jouissance de corps non prise dans la parole, non métaphorisable, « **quand le symbolique s'écrase dans le réel que la femme, de par son rapport au rien, laisse entrevoir** ».

La question se pose alors d'un autre destin de l'érotique féminine qui minimise les effets d'inhibition symptôme et angoisse qui lui sont plus spécifiques, et qui lui donne accès à une forme féminine de castration symbolique. MM pose ainsi la question (p72) : « **Si le type de la femme névrosée, hystérique, est celle qui n'en finit pas de vouloir être son sexe** [j'entends : de vouloir s'identifier à son image *d'être-femme*, de la paraître - ou « parêtrer » - au regard de l'autre qu'Elle, d'être l'Autre de cet autre], **inversement la « femme adulte », n'est-ce pas celle qui reconstruit la sexualité dans un champ qui excède le sexe ?** ». La fin de l'article s'emploie à éclairer cette formule énigmatique ou pour le moins paradoxale, en faisant un usage du terme d'origine freudienne de *sublimation*, mais en un sens renouvelé, dont elle continuera à se servir, pour le distinguer nettement de celui de refoulement (sinon à l'entendre comme refoulement originaire comme elle l'envisagera plus tard). Pas sans courage en tout cas, car elle ose en rendre compte comme femme jusque dans l'acte sexuel, ce qui n'est pas si courant, y compris dans les milieux dits analytiques.

#### **Désir au féminin :**

Nous envisageons donc là, non plus la *jouissance* féminine comme telle (dite ici « féminité ») mais la constitution et l'exercice du *désir*, du désir (au) féminin, et donc de la castration symbolique spécifique qui y est impliquée. Il y a une première économie du désir féminin, celle décrite traditionnellement de Freud à Lacan en différentes formules, qui consiste pour une femme à *en passer par* le désir de l'autre, le plus souvent le père puis un partenaire, ordonné strictement au phallique, ce pourquoi F.Perrier et W.Granoff ont pu montrer « *l'extrême sensibilité féminine à tous les avatars de la castration de l'homme* ». Chez Lacan première manière, cela a pu se dire par

exemple en termes *d'avoir* (pour l'homme) ou *être* (pour une femme) le phallus. Or M.M envisage une « **deuxième économie du désir féminin, où l'enjeu de jouissance perdue n'est plus le même : plus le phallique (via la sexualité masculine) mais la « féminité précoce » : c'est celle-ci qui deviendrait matière à refoulement** », ou du moins à désinvestissement (des schèmes oraux-vaginaux, dans la lexique de Jones) « **qui peuvent correspondre à des phases de latence, ou, dans la cure, à des périodes de frigidité qui peuvent alors être considérées comme indice de franchissement d'amour. Le saut décisif par lequel se modifie l'inconscient féminin n'est plus le changement d'objet (Freud : de la mère au père... et à l'homme) mais de représentant inconscient : substitution des représentants phallogocentriques (venus de l'homme) aux représentants « concentriques » archaïques. Substitution qui ne mutile pas la femme du pénis qu'elle n'a jamais eu mais la prive (ou la protège) de la sensibilité à la sexualité précoce, par quoi se constitue sa castration symbolique** », la faisant passer de fille à femme.

MM précise qu'en clinique, ce n'est pas si tranché : il s'agit moins de substitution que de formes de coexistence avec prédominance de l'une ou l'autre de ces économies. Et surtout elle avance qu'ici le rapport à la jouissance est de l'ordre de la *sublimation* et non strictement du refoulement. Ce qui serait spécifique de la sexualité féminine et suppose que la sublimation *n'est pas* comme on le dit un peu vite, passage du sexuel au non-sexuel.

Elle le précise en s'appuyant sur une notation de Maria Torok qui évoque un rêve d'orgasme d'une patiente survenu après une interprétation de l'analyste : un *plaisir* surgit quand une nouvelle représentation s'élabore. La levée de l'inhibition n'est pas dans ce cas un « défoulement » mais au contraire l'avènement d'un discours structurant, le plaisir étant un *effet de la parole de l'autre*. Parole qui n'interprète pas au sens de rendre plus conscient mais qui a ici une fonction toute autre : refoulante au contraire, mettant en place verbalement une représentation-de-castration, faisant passer la sexualité dans le discours. Elle n'explique rien, ne traduit rien, mais *articule*, met forme en mots. Les signifiants de l'analyste, nécessairement relatifs à son désir, son écoute, s'énoncent à propos du fantasme de l'analysant : ces mots sont *autres*, ne font pas donc simplement miroir mais *métaphore*. Or la métaphore est susceptible d'engendrer un plaisir comme dans le mot d'esprit où on rit quand les mots disent un texte *autre* que celui que l'on croyait, ainsi substitué. Ce *sens dépourvu de signification* creuse, désigne un « espace vide », provoqué par la substitution. Or ce plaisir pris au mot d'esprit, il est possible de l'évoquer à propos de *toute sublimation* : son opération consiste à ouvrir dans la matière qu'elle transforme des *espaces*. L'orgasme qui prenait acte (dans le rêve) de l'interprétation représente comme un appel d'air ouvert entre deux signifiants, ouvrant une place virtuelle pour un sujet.

### **Plaisir au féminin :**

On en vient finalement à la question du *plaisir amoureux féminin*, aux modalités certes très variables, ses effets allant de l'apaisement à l'angoisse. Mais économiquement, on peut distinguer deux types de plaisir:

. Celui qui est un effet de l'expérience de sexualité archaïque, même s'il se joue à deux dans les apparences d'une sexualité adulte : est ré-actualisée la jouissance que la femme a d'elle-même, éventuellement renforcée par le désir, le regard de *l'autre*. D'où *l'angoisse* qui surgit avant et après l'acte sexuel.

. Mais il y a un plaisir qui peut être structurant, la sexualité féminine pouvant alors s'exercer au-delà d'une ré-actualisation de la jouissance archaïque qu'une femme peut avoir de son corps de fille et témoignant qu'un événement d'ordre inconscient s'est produit, qui a permis une certaine prise de

distance par rapport au continent noir, lequel est, sinon strictement refoulé c'est-à-dire inscrit dans l'inconscient textuel, du moins désinvesti, « porté à l'ombre », on pourrait peut-être dire renvoyé au « ça » freudien. **« Désignons comme plaisir sublimé dans la rencontre sexuelle celui qui tout en prenant les formes d'un plaisir quasi incestueux suppose et confirme l'accès de la femme au symbolique. Plaisir pris non plus à la « féminité » comme telle mais au signifiant, au refoulement qu'il provoque. En quoi il est apparenté au mot d'esprit. Mais il faut que le signifiant phallique, décollé du phallus imaginaire, ait pu se matérialiser comme un objet-de-peu-de-sens. Ce plaisir, par conséquent, loin de se réduire à l'excitation d'organe, transporte au contraire la femme dans le champ du signifiant, dans le moment où l'acte d'articuler fait à lui seul le « sens » du discours ».** Ce qui pourrait rejoindre cet énoncé de Lacan dans le séminaire *Encore* (p15) : s'agissant de ce « *qui se produit dans l'espace de la jouissance sexuelle, ... l'être sexué de ces femmes pas-toutes* [pas-toutes ordonnées à la fonction phallique] *ne passe pas par le corps mais par... la parole* », parole d'amour bien sûr. Un parler d'amour qui vient suppléer la *censure* de la jouissance féminine, suppléant ce qui ne saurait s'écrire dans une écriture : **« L'orgasme dans le discours nous conduit à ce point où la jouissance féminine est à déterminer comme écriture »**, conclut MM dans ce texte.

Pour finir ce point, je l'illustrerai de trois brèves paroles de femmes. Une analysante me disait, dans le contexte d'une évocation de la scène sexuelle : *« Dans ces moments là, je suis une cérébrale »* ; sa notion de cérébralité ou de cérébralisation me semble traduire à sa façon cette sorte de sublimation, qui n'a rien à voir avec une intellectualisation et ce qu'elle implique d'idéalisation : il ne s'agit pas de produire des pensées à cette occasion mais de performer le sexuel au-delà de la sexualité archaïque, de **« reconstruire la sexualité dans un champ qui excède le sexe »**, comme le dit MM. Une autre analysante, sur un mode beaucoup plus cru disait très directement : *« Baiser, c'est parler »* , à quoi elle ajoutait : *« Du coup, bien sûr, parler c'est baiser »*.

La troisième parole n'est pas d'une analysante, je l'emprunte à une femme écrivain célèbre s'il en est, M. Duras, une phrase extrêmement brève qui m'a depuis longtemps frappé, et dont je ne me souviens plus de quel livre elle est extraite quoique je sois certain de la formule en trois mots : *« Le désir vient »*. Elle parle pour une femme bien sûr. Je l'entends par contraste avec le désir d'homme, qui lui est toujours là déjà (sauf pathologie grave), sa question, l'enjeu de son exercice, étant de lui trouver un « objet », leurre imaginaire d'un réel s'il est simple occasion d'une jouissance idiotique d'organe, semblant signifiant de ce réel s'il est frappé de la grâce d'un amour qui élève la cause de désir à la dignité de l'Être, c'est-à-dire *élit* l'autre, la partenaire en cause, pour la prendre en considération dans son énigme, comme l'Unique ; car l'Autre comme tel, à savoir dans son altérité radicale au « même », n'est justement pas un donné a priori pour l'homme qui se circonscrit de lui-même comme existentiellement solipsiste. Pour une femme au contraire, c'est le désir (sexuel) qui n'est pas d'abord un donné, *pas tout* donné en tout cas (en tant que femme pas-toute phallique) ; ce qui l'est en revanche d'emblée, c'est l'Autre, *l'Autre sexe qu'elle est* et dont elle peut à l'occasion trouver en un autre (femme et/ou homme) une figure déplacée *aimable*, d'où peut alors advenir du désir et s'y trouver un objet de plaisir, désir qui survient donc au ressort d'un élan d'amour, et ne se retient que de son parler.

Tel est le premier état de l'éclaircissement par MM du fameux « continent noir », non certes porté à la lumière crue mais filtré à l'Ombre. Les reprises incessantes depuis, sans déjuger ce départ, vont considérablement en amplifier l'enjeu et en déplacer le champ.

\*\*\*\*\*

## 2- *L'amatrïde (pathologies du féminin) et le devenir-femme de la fille-à-la-mère.*

### *Du trou...*

« *Le problème que j'aborde*, dit F. Perrier dans son séminaire sur l'amour inclus dans *La chaussée d'Antin*, *est celui des cas cliniques où l'on s'aperçoit qu'il n'y avait ni possibilité ni désir pour une fille d'assumer qu'elle est faite de la même façon que sa mère. Je ne dis pas d'être castrée, d'avoir perdu le pénis qu'on a donné au petit frère, mais d'assumer d'être venue d'un trou qu'elle porte en elle* ». Tel est le point de départ, en référence à celui dont elle salue le génie clinique, d'un autre texte de MM, très dense, et publié en 2002 dans le recueil collectif *L'invention du féminin*. F.Perrier a forgé pour nommer ces cas pathologiques le néologisme *d'amatrïde*, en analogie avec *apatride*, pour désigner celle qui non pas aura été privée de mère, aura été en souffrance d'une présence proche, mais qui n'aurait pas de pays natal, sans accès praticable au lieu premier dont elle provient, au lieu d'origine, en l'occurrence maternel. Autrement dit, au lieu de pouvoir *référer* à une *instance* d'où elle sera venue, en étant issue, et fantasmatiquement symboliser l'imaginaire d'un tel lieu forcément perdu dans le réel, elle ne rencontre qu'un trou horrifiant, dont justement elle porte la trace dans son corps de fille. L'horreur ne tient pas à l'anatomie comme telle, qui n'en fournit que l'occasion, « *chaque femme entretenant avec ce trou charnel de sa mère une affinité indiscutable puisque son sexe le redouble* ». Elle tient, on va le voir, à quelque défaut de *refoulement originnaire* et sa prise en considération nous reporte cliniquement bien en-deçà de ce qui se joue dans le complexe d'Œdipe et le refoulement proprement-dit constituant de l'inconscient freudien.

MM entreprend ici de mettre à l'épreuve cette notion d'amatrïde, en s'appuyant sur un de ses propres cas cliniques abondamment déroulé, l'exemple de celle qu'elle appelle Jenny, dont nous ne pourrions pas ici rapporter ce qui s'y concrétise en détail de la théorisation qu'elle en tire, et que nous essaierons seulement de synthétiser dans la perspective qui est la nôtre : d'approcher la question du féminin à partir de ce qui en paraît une pathologie spécifique.

Il est question de trou, d'un vide-trou qui fait trauma pour l'amatrïde. A ce « *vide-trou* », MM oppose, d'une formule d'apparence oxymorique, un « *Vide-plein* ». Non pas plein de substance ou d'objet, c'est bien un vide, mais un Vide orienté, traversé, vectorisé, par la force libidinale d'un Autre désir, venant des géniteurs, « *qui, accolé aux bords du gouffre ouvert par la mort fœtale, le change en un Autre vide* ». Lequel fait alors *source* et, à s'y ressourcer, s'avère structurant car, s'il y est pris acte d'une *perte* (de jouissance foetale) ce n'est pas sans faire *trouvaille* d'un autre champ libidinal, celui aérien d'une attente qui s'adresse à moi - ce dont Jenny aura précisément manqué, au moins en partie.

Avant de préciser cela, soulignons que cette problématique nous ramène, comme y incite F.Perrier, du côté du refoulement originnaire, en l'occurrence du temps de la naissance (en deçà donc de l'expérience même précoce du corps propre comme sexué), et que son enjeu vaut aussi pour le garçon, quoique l'incidence de ce qui s'y joue sur son devenir soit divergente pour lui et pour la fille tels qu'ils sont *a priori* déclarés fille ou garçon à l'accouchement (voire avant depuis l'échographie) : « *Il n'est pas de problématique relative à la sexuation qui ne renvoie à l'origine, temps zéro de son invention... dès la naissance* ». Et elle ajoute : « *à supposer, ce qui n'est pas certain, que naissance et origine dans ce contexte soient équivalentes* ». Réserve qui se justifiera plus tard puisqu'on sera amenés à prendre en compte en deçà même de la rupture de naissance et a fortiori des expériences *archaïques* de l'infans, des traces mnésiques du temps *fœtal* voire d'une mémoire-information du temps « pré-historique » au sujet c'est-à-dire de l'*ancestral*. Il est clair en tout cas qu'ici la question du féminin *noie étroitement sa détermination par rapport au masculin et sa détermination par rapport au maternel* que je dirai plus précisément matriciel puisqu'il ne s'agit pas seulement du

rapport à la personne identifiable comme la mère qui prend l'enfant sur ses genoux mais de l'Autre enveloppant dont on est issu, de ce premier tissu qui s'offrira à la coupe du symbolique.

Nous sommes donc invités comme analystes à porter une attention accrue à ce qui se joue avant, avant au sens d'une « avant-première », d'un avant même ce qui aura pu se refouler (ou pas) de l'expérience infantile tel que Freud en a découvert l'incidence dans le refoulement proprement-dit constitutif de l'inconscient freudien. Ce faisant, MM réinscrit d'une certaine manière certains apports de Bion ou Winnicott dans le circuit freudo-lacanian, mais va me semble-t-il au-delà.

#### ***De la castration ombilicale :***

Revenons pour l'instant à la naissance, « ***...ce moment de toute première importance, puisqu'à l'événement charnel qu'est la rupture du cordon, correspond l'avènement d'un autre ordre, symbolique. Un nom est donné au nouveau-né... qui ne consiste pas, nous le savons bien, dans l'articulation pure et simple du nom ou du prénom*** » mais en passe par la voix, le regard, le toucher, le geste, l'émotion, etc.. de ceux qui l'accueillent, et qui a pour valeur ce que F. Dolto appelle la « ***castration ombilicale*** ». Son enjeu est de reconnaissance... de ce qu'on ne connaît pas, de l'inconnu qui vient, co-naissance du nouveau-né et de son accueillant qui s'y retrouve à re-naître. La nomination *noûe* le corporel au langager, ce que Michel Guibal dans un article ancien de 1983 concentre à l'extrême dans ce witz : *le nom brille*. L'ombilic, ce trou par où passait le vital, est ainsi fermé d'un nouage, mais cicatrisable à condition qu'au moins un lecteur il ait eu, qui en littéralise le trouma, ouvrant alors un nouvel espace, de parole, à la vie, comme l'écrit D. Vasse que cite MM, dans *L'ombilic et la voix*. Le Nom, pour autant qu'il « brille », « ***consigne la caducité du lien substantiel foetal et décentre l'infans*** », tout en coupant court à un retour au paradis (parfois enfer) perdu, « ***prenant la vie dans ses filets*** ». Toute la question est donc ici du tranchant de cette « n'hominatation » : « ***que l'un des parents émousse le tranchant du Nom, alors l'enfant est rabattu sur le réel de son corps et de la vie*** ».

Ce qui est déterminant est donc « ***la castration telle que la vivent ou la refusent les géniteurs*** », voire plus largement, via les traces qu'ils en gardent, ceux qui le précèdent dans les générations; leur capacité « ***à franchir un pas qui suppose une perte*** » et qui peut les affronter à une certaine mort. « ***Pas de castration ombilicale donc sans castration parentale*** » qui les renvoie eux-mêmes à leur castration ombilicale, aux conditions de leur naissance : « ***En le nommant, père et mère se soutiennent du tranchant symbolique de leur naissance. Qu'il fasse défaut, et la première perte corporelle, celle du lien ombilical, laissée à elle-même réduit l'enfant à son pur réel. C'est alors qu'elle devient trou inabordable, néantisant*** ». Et l'on voit comment peut y être particulièrement sensible une fille, qui « *porte un trou en elle* ».

Pour Jenny, son nom portant d'ailleurs trace d'une négation de son identité, l'acte de nommer n'aura pris effet que partiellement. Sa cure a petit à petit mis à jour dans sa préhistoire - mère, grand-mère et au-delà - des faits, suicide, mort à l'accouchement, tromperies, etc.. d'autant plus encombrants qu'ils ont été tus ou étouffés. *Toute femme*, dit MM, peut être amenée singulièrement à retourner périodiquement vers sa mère, comme on le vérifie quotidiennement sur le divan, par exemple dans certains épisodes d'abandon ou quand elle porte un enfant. Mais quand l'attraction d'un retour vers l'origine rencontre un « ***réel de sexe et de sang qui l'obstrue*** », elle ne rencontre pas un sol qui aussi éphémère soit-il peut alors faire effet-mère, mais un néant qui horrifie ou qu'on dénie, pas sans le payer d'angoisse.



MM insiste donc sur l'importance cruciale dans une analyse, et pas seulement avec les enfants, de faire retour vers le lieu originaire, ce que j'appelle pour ma part le matriciel, qu'on peut rapprocher de ce que tente de nommer en grec le terme « *chôra* », désignant aussi bien le « milieu nourricier » de la campagne proche soutenant la vie civile en ville, que ce qui fait « chœur » à la scène des héros tragiques dialoguant au théâtre, ou cette « *réalité difficilement croyable, telle qu'on croit la rêver* » que Platon, dans le *Timée*, ne peut que rendre par des métaphores : « *réceptacle du devenir, mère, nourrice, porte-empreinte...* ». Non certes pour exhumer ce milieu générateur - il ne se laisse jamais représenter comme tel – encore moins pour y plonger, mais pour s'en retourner, y trouver ressource de vie parlante.

Mais « *pourquoi*, se demande MM (p52), ***n'est-ce pas sur le féminin, et non le refoulement originaire, que le concept d'amatrie invite à s'interroger ?*** ». Réponse : parce que les deux tendent à se conjoindre, ce féminin-là, féminin originel, est « ***le féminin des femmes et des hommes*** » pour autant qu'il est « ***articulé à l'expérience du corps à corps avec la mère*** », dans les premiers mois mais aussi bien avant, dans la vie foetale intra-utérine, lieu qui se vit pathétiquement pour tous les engendrés. *Pathos* à entendre au sens originel précisément, par opposition au logos : « *ce qui nous arrive, ce qu'on souffre et ce qu'on reçoit* ».

#### **Avant...**

Il s'agit donc moins ici, quoique sans bien sûr la gommer, de la « féminité » archaïque telle que nous l'avons dite prendre son départ dans l'expérience précoce de la concentricité corporelle de la fillette, que d'un féminin qui s'enracine plus avant dans la corporéité maternelle, et qu'on pourrait appeler peut-être « féminitude », pour l'en distinguer relativement et parce que ça rime avec infinitude... Un homme peut bien sûr en être concerné à ce titre, comme j'ai pu le vérifier cliniquement il y a peu encore, par exemple cet analysant qui entamait toutes ses séances, avant même de parler, par de longs « pffou ! » fatigués, parfaitement ininterprétables, jusqu'au jour où il en est venu à connecter cette émotion insistante hors tout sens avec un éprouvé foetal, ainsi repéré par lui et certes improuvable comme tel en toute rigueur, sinon qu'à partir de là, la cure a amorcé un tournant décisif, le sujet s'en trouvant déplacé par rapport à son symptôme et s'autorisant toute une série d'associations inédites.

Mais une femme y est spécifiquement sensible, en particulier d'être comme on l'a noté plus portée à ce retour vers la mère du fait d'un redoublement de l'image du corps, ou d'être elle-même en position au moins virtuelle de devenir mère, même si c'est pour le refuser. Ce pourquoi, sans pour autant ramener la femme à la mère puisqu'il s'agit d'un devenir-femme si possible pas trop névrosée et que ça passe par des castrations, MM dit que « ***pour qu'advienne un féminin nouveau, c'est le féminin originaire, le féminin intra-utérin, celui expérimenté par la mère lors de l'accouchement, qu'il faut écouter, autrement mais tout autant que le féminin dit phallique c'est-à-dire le féminin soumis à l'ordre du signifiant... Du féminin nouveau ne se crée que si l'on revient à son avant*** ».

La question devient donc : « *Quel avant ?* » Réponse immédiate : « ***L'avant du temps qui vient d'être abordé, celui de la castration ombilicale*** ». C'est là que MM s'engage sur un terrain qu'elle n'a cessé depuis de parcourir, qu'elle sait hétérodoxe, susceptible d'indigner l'analyste qui ne jure que par le signifiant : « ***accepter d'ouvrir l'oreille à ce qui s'éprouve, se mémorise, de la vie foetale*** ».

Qu'est-ce qui s'y joue ? Il s'agit maintenant de s'enfoncer dans ce « continent noir » dont MM ne se satisfait pas d'en énoncer freudiennement l'opacité profonde, c'est-à-dire l'impuissance à en dire quoi que ce soit qui l'éclaire ; pas plus qu'elle ne se contente, avec le Lacan du séminaire *Encore*, de

lui reconnaître un nom, celui de *jouissance Autre* (que phallique), supplémentaire et ouverte sur une infinitude d'un autre type que le dénombrable (le discontinu des signifiants) et qui peut s'évoquer mathématiquement en termes de continu ou de compacité, mais dont les femmes elles mêmes ne peuvent rien dire, quoique elles puissent manifestement l'éprouver. Il y a certes un pas de fait avec cette avancée de Lacan dans les années 70, un pas « au-delà du phallus », puisqu'un champ est ouvert par là au féminin non phallique, à la femme comme « pas-toute » ; mais cette ouverture reste formelle, dans tous les sens de ce terme, y compris logique dont Lacan précise explicitement que pour lui, ou en tout cas par lui, il ne peut s'aborder que par la voie de la Logique, c'est-à-dire d'un point de vue logocentrique, celui du « *pourtouthomme* », masculin peut-être justement en dernière instance.

Il s'agit alors « **d'ouvrir l'écoute flottante aux traces possibles laissées dans un imaginaire archaïque dont le corps a gardé la mémoire...** ». C'est à partir de là que MM sera amenée à forger de nouvelles figures de pensée, propres à rendre compte de ce lieu pré-signifiant pas si ténébreux que ça quoique voué à rester à l'ombre, mais appréhendé au jour frisant d'émotions et affects, au ras de la clinique du féminin. Dans cet article sur l'amatrïde, c'est en particulier en s'appuyant sur un rêve décisif de Jenny qui y donne accès de son écriture qu'elle ose explorer l'inexplorable, c'est-à-dire « l'inventer » au sens de l'archéologue faisant *trouvaille* de ce qui se découvre d'enfoui, l'analysant pour son compte imaginant le réel de ce qui se dérobe foncièrement à l'actualité du symbolique en séance sur sa scène de parole. Pour en donner une rapide idée, nous retiendrons trois « inventions » majeures : le *deux-dans* intra-utérin, la ou les *bijection(s)* fœtales et le *champ flottant* qu'elles constituent, et l'*information-organisation* de l'ancestral.

Comme toute femme dans l'attente d'un enfant peut être portée à l'imaginer, on peut rendre compte de la vie fœtale comme d'un « **être-deux-dans, en jouant de l'homophonie : à la fois être dedans, dedans la mère (du point de vue du fœtus) et ensemble être deux-dans (chiffre deux), tous les deux, mère et enfant dans un autre utérus gestant, la mère qui porte étant elle-même portée, portée par sa propre mère, qui elle-même quand elle la portait retournait à son temps fœtal, lequel temps réactivait le temps de sa propre mère, etc....** ». Cet emboîtement, qui peut s'avérer abyssal et auquel F.Perrier ne manque pas de faire allusion, n'est pas foncièrement scopique comme il tend à le dire, ni même simplement spatial, mais un *avoir lieu* au double sens de ce qui se passe *dans un lieu* et de ce qui *a lieu, ce qui se passe, dans le temps, temps* » de « **transmission d'états du corps et, avec eux, d'émotions** ». Pour le cas de Jenny, écrit MM, « **l'hypothèse que j'avance est qu'angoisse et culpabilité ont été transmises par l'effet de l'être deux-dans : lorsque la mère de Jenny est enceinte d'elle, elle lui communique d'affect à affect un imaginaire de mort indissociable de la naissance** ». Ce qui se passe ainsi, ce sont des affects qui « **même s'ils se parlent dans la cure n'ont pas le statut de signifiants dans l'inconscient** ».

Ce « deux-dans » désigne une contiguïté, une proximité corporellement éprouvée dans un « sentir », mais un « sentir » qui ne se laisse pas encore approprier par l'un ou l'autre, qui ne se laisse pas encore pronominaliser comme un « se sentir » attribuable à un sujet identifié comme tel : la limite qui inscrira dans l'espace un dedans/dehors ne sera donnée que par le Nom. Ca a lieu dans un « champ flottant », qui n'est pas non-plus une fusion, comme on peut parfois se hâter de l'hypostasier et comme le mot de « complémentation » que lui a donné F.Dolto elle-même risque de prêter à malentendu, d'évoquer une complétude fermée. « **C'est pourquoi, écrit MM, je l'ai remplacé par celui de bijection** ».

C'est un terme emprunté aux mathématiques, qui fait correspondre à chacun des éléments d'un ensemble les éléments d'un autre ensemble. Sa transposition dans ce milieu essentiellement

« physique » des corps vivants donc sensibles et en mouvement continu l'un par rapport à l'autre, est complexe et comme tel rigoureusement travaillée par MM, d'autant plus qu'elle implique une dissymétrie entre la mère et le fœtus puis l'infans, puisque celle-là est elle-même sujet parlant qui en est passé par sa propre nomination, même si en même temps elle fait retour à sa propre histoire et préhistoire. Retenons en ici seulement que l'ensemble M référé à la mère n'est pas la Mère, ni l'ensemble E référé à l'enfant n'est l'Enfant : **« Les éléments que E et M comprennent désignent une série de moments vécus par eux en symbiose. L'inconscient les privilégie pour autant qu'ils appartiennent, mais aussi qu'ils actualisent une angoisse, un non-dit sur lequel viennent buter mère et enfant ... des états heureux ou malheureux se correspondant terme à terme »**. Ces états de corps **« instaurés dès la vie fœtale puis interrompus à la naissance, laisseront la place à des types nouveaux, oral-scopique d'abord, puis anal, puis kinésiques, de bijection »**...

Cliniquement, l'essentiel est de distinguer deux types de bijection. L'une peut s'imaginer comme **« une dyade close et stérile, une sorte autosuffisante d'emboîtement »** qui n'est pas seulement pathétique mais pathologique, et a lieu quand **« la mère se maintient inconsciemment au sein de la jouissance particulière de l'être deux-dans »**, comme dans le cas de Jenny dont le rêve met en scène un étouffement, où trois femmes sont enserrées en un milieu fœtal.

Mais il y a une autre sorte, ouverte et structurante, de bi-jection si le corps de la mère s'ouvre sur un « vide plein » instauré par sa propre nomination et où **« le corps mère-enfant se vit et s'organise métaphoriquement »**. A entendre comme métaphore corporelle, au sens où l'a développé F. Dolto, comme substitution de fonctions corporelles, comme une parole charnelle, hors signification, pré-discursive. Cette bijection **« qui du fait de la mère et de sa castration se présente comme lieu d'ébauche des premiers signifiants est aussi par excellence le lieu où, sans se dire, l'expérience d'un « ensemble » peut être vécue, avec ce qu'elle comporte d'incertain, d'insécable, quant à l'appartenance des ressentis. Et ce n'est pas parce qu'elle est impensable, irréductible aux représentations que nous, cliniciens, pouvons faire l'impasse sur cette sorte pathétique du vécu »**.

D'autant que ces traces pathétiques laissées par les bijections, constitutives de cette part « inexplorable » du féminin, résistantes au registre phallique qui ordonne les représentations, **« sont au principe même de ces représentations pour la raison qu'elles tiennent ensemble le réseau des signifiants »**. C'est par là que s'élabore ce que MM appellera le **« tout-se-tient »**, ce qui fait ensemble vécu pré-signifiant d'un corps, qu'on peut peut-être rapporter à ce que Freud nomme le « narcissisme primaire », négligé par Lacan : **« Pour que le corps et le langage se prennent au jeu de la métaphore, que le narcissisme se construise dans une permutation complexe et dynamique des fonctions, il faut bien que du paradis perdu le corps garde la mémoire, une mémoire dont il porte dans sa propre chair l'inscription, et dont chaque signifiant procède, dont son étoffe participe, sans réussir jamais à l'êtreindre dans sa totalité »**.

Ce milieu enveloppant et filtrant procure une fonction protectrice de **sol** sur lequel le jeu signifiant s'appuie. Un sol mémoriel qui, répétons-le, peut être dit féminin parce que cette mémoire **« s'inaugure, s'inscrit, s'organise, au sein de l'être deux-dans, cette première bijection jusqu'à ce jour inséparable de la présence du corps maternel, à ce titre féminin »**. Encore faut-il, pour que cette bijection fasse ombre, qu'elle ne reste pas en souffrance, qu'elle ne soit pas rompue par l'incidence de butées et tragédies de la saga familiale, éventuellement en résonance avec celle de la grande « Histoire », qui alimentent alors un « vide-trou ».

C'est là que MM introduit la dimension de *l'ancestral*, que les bijections ont à traiter et qui constitue la part la plus obscure et résistante à la conceptualisation, dont elle tente de cerner la manifestation par le terme *d'information*. Terme limite qu'elle ne cessera de travailler, en

l'empruntant par isomorphie à la physique quantique, pour désigner un savoir qui ne se sait pas, non pas au sens de l'inconscient freudien, du refoulé, mais de ce qui *donne* forme, organise le corporel, « en-forme » comme disait Jean Oury à propos de l'enjeu de « l'être avec » des schizophrènes, et qui, quand elle « **se découvre à l'état pur à travers le caractère anonyme, inhumain, sans limites, du savoir où s'abîme le psychotique** », expose à une transparence horrifiante, une pure *continuité* qui ne laisse aucune place à une *contiguïté* structurante. Outre l'énoncé d'une certaine théorie de la psychose qui *supplémente* la théorie lacanienne de la forclusion du Nom du Père en donnant consistance de *découverte* de l'ancestral à la dite « jouissance de l'Autre »<sup>1</sup>, on peut dire que ce qui rate dans ces cas extrêmes, c'est précisément que la *découverte se fasse invention*, à la faveur de bijections foétales et post natales en relais, permises par l'assomption désirante de la castration parentale.

Jenny n'est pas psychotique. Sa « n'homination » aura certes été défaillante mais son rêve donne forme à ce savoir de corps, jusqu'à le mettre en scène onirique qui se fait savoir audible dans la cure, savoir en particulier d'une lettre cachée de la grand-mère suicidaire qu'elle ignorait lors du rêve mais dont son corps était « en-formé ». Et MM affirme, depuis son expérience clinique : « **Toutes les cures, sur un mode plus ou moins spectaculaire ou voilé, témoignent de l'existence d'un fait qu'il est possible d'appeler « information-organisation... Ce savoir est le lot de tous, il programme nos actes et notre discours... il se sert de nos corps pour prendre forme et se conserver.** »

Avec cette notion d'information ou en-formation ancestrale, qui rattache le sujet à venir (le sujet du signifiant), à son héritage mémorial via ses états de corps, MM renoue avec les *traces mnésiques* du premier Freud (celui de *L'esquisse*). Ainsi peut apparaître comment le *discontinu* langagier qui seul fait du vivant un parlant, n'émerge comme tel que du *continu* corporel porteur de la mémoire, qui précède, se transmet et perdure en arrière-fond des scènes symboliques. C'est au sein de la vie foétale et de ses prolongations post-natales que les bijections préparent l'accès à la dimension précaire de parlêtre, en fractionnant dans le mi-lieu de ce « deux-dans » le continu ou la compacité d'un héritage ancestral et en le soumettant au crible de la contiguïté mère-infans.

Je donnerai encore cette citation pour finir ce point : « **L'être deux-dans est un mode particulier de sa transmission, particulier parce qu'affectif, soumis au principe d'incertitude spécifique de la bijection. Il s'organise sur un mode flottant. Dans la mesure où elle se tisse d'un pathos charnel, résistant à l'ordre fragmentaire [discontinu, discret] du signifiant, la transmission qui s'effectue entre la mère et l'enfant, tout en étant plongée dans l'information ancestrale, lui fait Ombre. Certes, en lui donnant étoffe de corps, étoffe d'affect, l'ombre ne va pas sans douleur, mais parce qu'elle donne corps à cette douleur, elle protège l'enfant de l'exposer à la lumière trop crue de l'information ancestrale** ».

De cette jouissance *en deçà* du *phallus*, qu'on peut dire lacaniennement *jouissance de l'Autre*, une femme en co-naît plus sûrement que l'homme, en connaît l'infini actuel que les mathématiciens nomme « compact », « **ignorant de notre espace-temps, où tout se tient, où un élément en contient une infinité d'autres** », du fait même qu'elle participe plus intimement du maternel, de l'en-formation de la matière vivante. Mais comme femme advenue au regard de l'autre, ayant assumé une sexuation donc des castrations symboliques, c'est d'une *jouissance au-delà* du

---

<sup>1</sup> « ... la psychose, à supposer qu'elle se vive dans un absolu, c'est une lumière implacable projetée sur l'ancestral. L'inconscient est alors transparent à son héritage. Cet héritage, s'il n'est ni contenu, ni traité dans les commencements donne forme directement à os actes et nos pensées. Rien aucune Ombre ne nous en protège. L'identité s'y anéantit ». (Entretien recueilli dans *La portée de l'ombre*)

phallus que pour une part elle se tient, ce qui justifie d'appeler celle-ci, non pas *jouissance de l'Autre*, mais *jouissance Autre* (que la phallique), supplémentaire d'échapper aux filets du langage, quoique pas sans donner ressource à du parler à l'infini. MM aura donné à cette zone irréprésentable dans la finitude des objets du désir, une consistance d'émotions infiniment répercutables qui font trace de ce pays perdu de vue dans la cité des hommes et qui mérite d'être vue d'un « *regard qui écoute* » comme dit Claudel qu'elle cite en fin de cet article.

Dès lors cette dimension sera requise de l'écoute flottante de l'analyste, convoqué à un « *va-et-vient entre les ressources symboliques et le retour aux bijections, entre phallus et continent noir* ».

\*\*\*\*\*

### **3- Une cure au féminin ?**

***ou : comment prendre en compte ces avancées sur le féminin dans la pratique analytique ?***

Question ouverte, que le travail de MM engage à poser mais à laquelle il n'est pas nécessaire de se hâter de faire réponse univoque, ne serait-ce que parce qu'on peut l'entendre dans au moins quatre directions, selon qu'elle se concentre sur l'analyste, sur l'analysant, sur la visée de la cure, ou sur le maniement du transfert.

Que l'analyste soit incarné par un homme ou une femme, même si on a pu dire que l'analyste comme tel n'est pas sexué, cela ne saurait être pourtant indifférent pour l'analysant, ni dans ce qui le détermine à tel moment d'entamer une cure ni dans les aléas du transfert qui s'en orientera ; MM confie qu'elle s'en est trouvée bien elle-même d'expérimenter les deux<sup>2</sup>. Reste qu'au-delà de la consistance imaginaire de l'analyste (qui n'est certes pas rien et à prendre en compte), ses positionnements dans le jeu fluctuant de l'aventure analytique ne sont pas strictement déterminés par son identité a priori pour autant que sa propre analyse l'aura amené(e) à ne pas trop se prendre pour ce qu'il est censé être.

Côté analysant(e), il est évident que, par delà leur diversité de structure psychique et leurs histoires singulières, il y a toute une musicalité spécifique aux femmes, tant dans l'association libre proprement dite que dans l'importance à accorder aux manifestations infra-verbales, aux affects qui ne leur sont certes pas exclusivement réservées (comme les »pffous« de mon analysant que j'ai évoqué en témoignent) mais souvent beaucoup plus librement manifestés, je pense par exemple (parmi beaucoup d'autres) à cette jeune analysante qui interrompt souvent son enchaînement de paroles pourtant très fluant et fécond par des minutes de silence dont elle revient en attestant une intense émotion pouvant aller jusqu'aux pleurs, pas forcément de peine, plutôt un éprouvé de jouissance indicible que les mots prononcés mêmes pouvaient avoir provoqués. Cette jeune femme, d'ailleurs, se sent particulièrement divisée entre une rationalité qui ordonne sa vie très socialisée et ce qu'elle appelle une « sauvagerie » qui en particulier la met, dans la vie et dans les rêves, en proximité avec toutes sortes d'animaux, chevaux, chiens, et même rats apprivoisés, etc... rappelant certaines figures féminines mythiques de la Grèce archaïque en quasi continuité avec la Nature comme les Nymphes, et qu'elle travaille à sublimer en tendant entre ses deux pôles hétérogènes l'arc artistique du théâtre et de la musique qu'elle pratique en amatrice enthousiaste. Comme le dit MM dans ce même *Entretien* : « ***Comment pouvons-nous penser, ou plutôt croire, que nous sommes, hommes et femmes, façonnés de la même façon ? La différence essentielle tient comme***

---

<sup>2</sup> « Pour ma part, j'ai expérimenté au titre d'analysante ces deux écoutes, ces deux rencontres si différentes, et je ne le regrette pas. Donc, conseiller à quelqu'un, s'il le demande, de travailler avec un homme ou avec une femme, me paraît fondé ». *Entretien*, in *La portée de l'ombre*.

***toujours dans le rapport à l'archaïque et au refoulement... Les hommes comme les femmes sont imprégnés du « féminin maternel » mais leur sexualité entraîne un refoulement différent, plus radical, une mise en jeu du voir, de la pulsion scopique, qui leur est nécessaire et particulier,... ce que j'appelle leur appareillage »***<sup>3</sup>.

On peut aussi s'interroger en troisième lieu sur ce que j'appelle faute de mieux la « visée » de la cure analytique, à savoir se demander si le gain de « guérison » qu'on peut en attendre ne passe pas pour une part par une certaine reconnaissance du « féminin » en chacun. Evidemment pas sur le même mode pour lui ou pour elle, puisque pour elle c'est *l'Autre qu'elle est* (Autre « encombrant » souvent) qu'il s'agit de se concilier et pour lui c'est l'Autre (inconnu voire redoutable) qu'il tient à distance au prix d'une angoisse de castration qu'il s'agit de reconnaître par devers soi. Ce dernier point me paraît pertinemment illustré par le dernier livre de Kamel Jaoud, *Le peintre dévorant la femme*, où le narrateur raconte une visite au Musée Picasso, qui lui est l'occasion du sublimer un érotisme de « chasseur » très primitivement masculin et de se faire, via la peinture et la pulsion scopique en l'occurrence, autant délicieusement dévoré que dévorant. Livre que m'avait d'ailleurs offert à lire... une analysante, une femme, anorexique de surcroît

Mais c'est avec la quatrième entente de la question, portant sur le maniement du transfert, que nous retrouverons la marque essentielle des apports de MM sur la pratique analytique elle-même.

#### **Champ flottant :**

Un concept central inventé par MM est celui de **champ flottant**. Il nous a permis de *se figurer* la singularité du lien fœtal et post natal mère-enfant, en concevant ainsi ce milieu hétérogène à notre « espace-temps » ordinaire où opèrent des *bijections* qui transmettent et en même temps « apprivoisent » en la *rythmant* corps-à-corps *l'information* ancestrale. Il est clair que nous n'avons pas accès directement à ce milieu, sinon du biais de ce que peut en montrer une mère par des ressentis réfractaires à la mise en mots.

Mais cette présupposition qui a une valeur au moins heuristique voire pragmatique, peut élargir sa pertinence au lien analyste/analysant pour rendre compte de ce qui peut *avoir lieu*, se produire, en ce *milieu* également singulier de l'analyse et de là orienter une part de notre pratique, pour autant qu'il y serait possible, qu'au-delà du travail de réminiscence et de dévoilement du refoulé dont Freud lui-même a noté les limites, de rejouer quelque chose du refoulement originaire qu'elle-même situe avec Dolto au temps crucial de la naissance, singulièrement quand il semble qu'il ait en partie au moins failli: ***« Qu'on le serre d'assez près, qu'on l'associe au temps de la castration ombilicale, qu'on constate qu'il met en jeu plusieurs facteurs, par exemple l'histoire familiale et ce qu'elle charrie d'affects, par exemple le Vide que l'autre instaure avec sa castration, alors un espoir s'élève d'échapper pour une part au point de vue déterministe. Si les parents ont comblé le vide, si les limites ont été brouillées, pourquoi en effet l'analyste, s'il reste ferme sur son éthique, pour peu, tout particulièrement, qu'il éclaire et tienne en respect sa jouissance à psychanalyser, ne deviendrait-il pas le garant de l'ensemble vide structurant ? Et dès lors n'introduit-il pas dans des données de départ supposées fixes une nouvelle mobilité ? »***<sup>4</sup>. C'est bien là en effet qu'aboutit le travail de MM : de renouveler la théorisation de la pratique analytique en général, au-delà de la question « qu'est-ce qu'une femme ? » ou « que veut la femme ? », quoique ce renouvellement tienne à ce qu'on soit passé par là et soit donc « indicé » de féminin. De quoi renouveler la pratique

---

<sup>3</sup> Notons que MM s'est vu interdire par des hommes au pouvoir – pas Lacan lui-même, semble-t-il – de faire au sein de l'EFP un séminaire qu'elle projetait sur « la sexualité masculine » !

<sup>4</sup> *A propos de l'amatride.*

analytique elle-même, pas seulement avec des femmes, ou des enfants, ou des dits « cas-limites » mais avec tout un chacun(e), au moins à certains temps cruciaux de l'analyse.

Cette notion de *champ flottant*, au-delà de sa puissance métaphorique voire « poétique », d'évocation se précise rigoureusement alors en référence à la physique quantique jusqu'à prendre le statut d'un véritable *modèle* de transfert, ou pourrait-on dire de « transférance », transposable par isomorphie du champ de la Physique au champ analytique, et dont elle a même eu l'occasion (au Japon) de discuter avec des scientifiques renommés. Sans entrer dans l'explication, retenons ici que ce modèle qui rend compte d'événements ayant lieu dans un espace-temps parfaitement hétérogène à celui de notre réalité courante, disons cartésienne ou euclidienne, suppose en particulier cet étrange phénomène de « non-séparabilité » qui fait que deux particules s'étant une fois rencontrées (entrées en collusion, disent les physiciens) et ensuite même extrêmement éloignées, s'avèrent être *instantanément* en lien, ce qui arrive à l'une arrivant immédiatement à l'autre, comme si elles étaient non séparées quoique distinctes. On pressent tout de suite comment cela peut résonner avec ce qui peut se passer entre analyste et analysant aux moments décisifs où justement quelque chose « se passe » *entre* eux qui change le cours d'une cure et où sur l'instant est indécidable de déterminer qui est qui, à qui attribuer le dire en cours d'acte ; ce que Lacan peut-être appellerait le temps de l'Acte mais qu'il réduit à « l'esp d'un laps ». D'autre part, dans un tel « milieu flottant », ce qui est plus connu, il y a deux états incompatibles (tiens tiens ! comme l'incompatibilité entre la « féminité » et le « féminin phallique ») de la matière, comme particulaire (discontinue, fragmentaire), et/ou comme champ ondulatoire (continu, flottant au sens strict). Ce qui fera dire à MM qu'il y a un « **double statut, fragmentaire et flottant, de l'inconscient** », cette expression faisant le titre d'un de ses articles le plus pointus. On y reviendra plus loin.

Pour être plus précis, au-delà de son usage dans le registre spéculatif par lequel on se figure le lien mère-enfant, son usage donc dans la situation analytique pour cerner ce qui peut ou doit se jouer dans le lien analyste/analysant impose de distinguer deux niveaux où cette trouvaille de MM apporte du nouveau. Celui de « l'attention flottante » aux paroles telle que Freud l'initie, que Lacan amplifie à sa façon et que MM non seulement poursuit mais enrichit par là. Et celui qui lui est plus propre et qu'elle accentue toujours plus, d'une disponibilité disons « émotionnelle » aux affects et états du corps revenant de loin, registre où la pratique du champ flottant prend alors toute sa portée.

#### **Attention flottante :**

Repartons de l'indication fondamentale de Freud qui oriente le travail analytique : la double règle, de l'association libre côté analysant, et de l'attention flottante côté analyste, qui se répondent. Le caractère « flottant » prédiqne d'abord l'attention de l'analyste, telle que définie par Freud et reprise par Lacan, d'être à l'écoute, dans ce qui se dit, de ce qui s'y inter-dit, écoute des signifiants porteurs *en discontinu* du sujet, « **des mots qui ont fait trait comme on le dit du trait d'esprit** »<sup>5</sup>, comme le reprend MM qui renoue avec Freud disant dès 1890 : « *Les mots sont l'outil essentiel du travail analytique car les mots ne sont rien d'autre que magie décolorée... Il s'agit donc dans une cure, de rendre aux mots la puissance d'évocation qu'ils possédaient têt dans l'histoire, têt dans la vie, de les écouter à la manière des enfants et des hommes des premiers âges* »<sup>6</sup>, et compléterai-je, comme il le dit ailleurs, là où on rencontre ce qu'il appelle le « *double sens des mots primitifs* » - d'où le

---

<sup>5</sup> Entretien p 29.

<sup>6</sup> *Le double statut de l'inconscient* p 89

privilège accordé jusqu'au bout par Lacan à l'interprétation fondée sur l'équivoque qui justement dénude ce qui du signifiant dans sa matérialité, sa « motérialité », marque le sujet en deçà des effets de signification.

Ce que commande une « attention flottante » prend d'abord le sens d'une sensibilité quasi « poétique » aux « **nuages, flux, masses souvent à prendre comme tels** »<sup>7</sup> que forment ces paroles sur le divan, comme les décrit MM et, précise-t-elle, que l'analyste au fil des séances *archive* en « **se laissant entraîner au plus profond de soi, sans se laisser prendre tout à fait dans les états qu'on traverse** ». Jusqu'à ce qu'il vienne un temps où peut surgir entre eux le mot qui touche juste, qui concentre subitement un nuage et le « précipite », selon une figure qu'elle appelle un *saut*.

A entendre à l'inverse du « grand saut » qui caractérise le passage à l'acte, c'est-à-dire la plongée dans l'abyme hors de scène, mais au contraire, par analogie avec les *sauts quantiques* découvertes par Max Planck, comme l'éjection d'un « quanta » (nombre *h*) d'énergie « électrique » qui permet à l'électron de ne pas s'écraser sur le noyau et de continuer à tourner mais *sur une autre orbite*. Disons, dans notre champ, un quanta de jouissance « en trop » (indicible comme telle) qui nous envoie du coup à parler (ou « parlêtrer dirait Lacan ») sur de nouveaux fils discursifs. Ce qui a un effet de refoulement émancipateur, et non de défolement comme la vulgate analytique le présente, et favorise un franchissement.

Que MM insiste sur le flottant de l'écoute signifie d'abord ici que c'est déjà en cet espace-temps où le langage prévaut que se « **joue une certaine forme de non-séparabilité : considérons l'ensemble des associations produites au cours de plusieurs séances, par l'analyste et l'analysant. Comment savoir ce qui appartient à l'une ou l'autre personne ? Cela devient indécidable... Ce n'est pas que le transfert doit favoriser la fusion de deux personnes... Mais là est le paradoxe** (similaire au paradoxe quantique) : **c'est en renonçant aux frontières que trace la logique entre nous-mêmes et autrui que nous construisons le milieu où, d'elle-même, le moment venu, la différenciation se produit** »<sup>8</sup>. A l'instar de ce qui se passe en physique quantique où c'est l'observation qui précipite le dit paquet d'ondes en particules discrètes, la présence de l'analyste, pour autant qu'il *s'implique* dans le transfert et pas seulement de ses pensées mais de sa mémoire, de son imaginaire et de ses émotions au lieu de se gendарmer contre son dit « contre-transfert », cette présence attentivement flottante contribue au surgissement des signifiants inédits d'où l'analysant pourra éventuellement se renommer.

« **En ce sens, dit MM, je reste lacanienne puisque je mets comme lui la parole au cœur de ma pratique** »<sup>9</sup>, et, ajouterait Lacan en son style, « puisque que je favorise, dans la parole de l'analysant, ce qui en surgit comme écrit au milieu de l'inconscient ». Elle n'a cessé de souligner, dès son premier livre, ce fil rouge de l'attention au dire et à l'effet de coupure qui peut advenir d'en prendre acte : « **Des fils il n'y en a pas un, mais au moins deux, ce que disait le titre d'ailleurs. Il y a l'Ombre et il y a le Nom. L'un et l'autre sont des dons faits à l'enfant par les géniteurs, l'un et l'autre le protègent en le séparant. Le Nom permet que l'enfant se distingue de ses parents, l'ombre sépare et protège de l'ancestral** »<sup>10</sup>. Mais, remarque-t-elle, le procès distinctif, l'institution d'un inconscient fragmentaire, particulière, constitue plutôt le versant masculin de la libido, le masculin des hommes et des femmes, disons l'orientation phallique. Un texte de *L'ombre et le nom* dont elle souligne dans *L'entretien* qu'il compte autant pour elle que celui sur l'ombre, est celui

---

<sup>7</sup> *Id* p90

<sup>8</sup> *Id* p 92

<sup>9</sup> *Id* p 21

<sup>10</sup> *Entretien* p 19.



intitulé *Le saut du loup* où elle se réfère à la clinique freudienne de *L'homme aux loups*, pour y mettre à jour ce que le fameux rêve présente d'une éjection caractéristique de cette cristallisation signifiante qui met éventuellement sur la voie d'un « passer à autre chose » que là où on était englué. Et on pourrait peut-être dire que tout rêve est, au moins virtuellement en tant qu'offert à l'interprétation, une sorte de saut à l'écrit qui fait « sauter » une jouissance inédite mais insistante sur une scène où ça peut se figurer, où sa nappe d'indétermination se localise, se fait lettre à destination d'un lecteur (interprétant)

Or, cette figure, sinon modèle puisque ça vaut aussi bien formellement pour une femme (c'est une femme d'ailleurs en l'occurrence qui l'illustre cliniquement dans ce texte), elle la rapproche de ce qu'elle élit comme trait caractéristique de la sexualité masculine, moins l'érection que l'éjaculation, l'expulsion, le saut. En ce sens, une clinique psychanalytique qui s'en tiendrait exclusivement à ce fil rouge du signifiant représentant un sujet pour un autre signifiant, dans la discontinuité donc, serait uniquement indicée sur la masculinité. Prendre en compte le féminin, celui des femmes et des hommes d'abord en l'occurrence, suppose donc de ne pas oublier l'autre fil, et commande en conséquence une autre dimension du champ flottant où il prend tout son sens, qu'il nous reste à préciser.

#### ***En-deçà de la poésie, de la musique :***

Sur ce versant, le « champ flottant » prend alors une nouvelle valeur, de concerner une part essentielle dans l'engagement de l'analyste dans le transfert. Part qu'elle insiste de plus en plus à ne pas court-circuiter, en particulier sous la forme des affects et d'un imaginaire non spéculaire à ne pas reculer à mettre en jeu...

En effet, la mémoire dont l'inconscient est tissé ne s'expulse *pas tout* à l'état de fragments, selon le régime de la *pulsation*, car « **contrairement à l'opinion générale, y compris celle de Dolto, je pense que la naissance n'introduit pas de rupture complète, loin de là, entre l'organisation psychique introduite par le refoulement originare et celle de type fœtal. Des affects qui ont été vécus par le sujet, voire par d'autres, soit de près (nos géniteurs) soit de loin (nos ancêtres), affects souvent douloureux mais pas toujours heureusement, sont restés dans le non-dit. Echappés à la représentation, ils n'en sont pas moins là, sous forme d'affects inconscients qui mobilisent tel ou tel lieu sensoriel qui produisent tel symptôme ou comportement, Ce sont ces affects là qui se transmettent** ». Tout l'héritage ancestral dont on est issu et dont on a vu qu'une femme en reste plus spécifiquement émue, ne se laisse pas ainsi prendre dans les filets du dire, qui n'est d'ailleurs selon Lacan qu'un mi-dire.

Pour autant, ce réel de l'inconscient qui échappe au discours, fût-il l'atypique discours de l'analyste écrit par Lacan comme producteur des « S1 », n'est pas simplement *hors de portée*, dont on n'aurait rien à faire, de telle sorte qu'il se réduirait à ce rien de la *res*, de la Chose impossible, comme un certain lacanisme simpliste tend à le réduire, induisant parfois une pratique de confrontation à un vide abyssal, dans la figure quasi « héroïque » d'un « grand saut » digne d'Empédocle au bord de son Volcan, quitte à s'en dédouaner dans la « passe » conçue *institutionnellement* comme un « laisser-passer » pour sa vie d'analyste. Cette part de l'inconscient « féminin » au sens du féminin originel, *insiste* en deçà de la mise en mots, et *consiste* dans l'opacité de « l'information-organisation » rétive à « l'information-connaissance » mais elle peut (et doit pour ne pas encombrer le Vide plein d'air - à respirer - avec des « lambeaux » de « passé réel » immobilisant le corps dans des émotions insoutenables) se mélodire, c'est-à-dire s'appréhender sur le mode musical, autre métaphore qu'emploie MM pour parler du champ flottant, qui se fait alors

chant, non celui des sirènes de l'Odyssée tant redouté par les hommes sur les flots, mais *chôrale* transmutant le pathos insistant du fond sonore inaudible de l'univers en paysage orchestré faisant dé-corps au dicible. Et accompagnant d'une présence proche, séparée quoique non-séparable, ce qui ne s'entend pas sur la scène éclairée. Matriciel « inexplorable » mais pas hors de portée donc, à condition d'en faire portée musicale : « **A partir du programme initial, une mélodie ainsi se crée, qui tient sa puissance d'évocation à la fois de la mémoire dont elle se sert et de l'invention tant logique que poétique dont sont capables, en cet instant, l'analyste et l'analysant... On ne peut supprimer les mémoires ni non plus les expliquer en termes intelligibles et clairs, mais on peut les réactiver, sous la forme de structures plus dynamiques et organisées** »<sup>11</sup>.

Concrètement, cela se traduit dans la « transférance » requise dans une cure par une implication de l'analyste en son corps non-défendant, son éprouvé corporel s'entend, ses affects mobilisés dans l'écoute : « **Je retrouve ainsi, mais joué à deux, le modèle freudien du frayage... Mais ces affects d'angoisse, de rage, de joie, d'abandon, de toute puissance,... ne peuvent être entendus que si l'analyste se situe, non seulement intellectuellement mais affectivement là où l'analysant les éprouve mais ne se le représente pas** ». MM insiste ainsi de plus en plus, comme en témoigne ce titre « *Sentir* » d'un de ses textes dans *La portée de l'ombre*, sur les affects en jeu, ou plutôt en instance et en souffrance mais à mettre justement en jeu *en même temps* que dans l'attention flottante on s'ouvre à ce que Lacan appelle sur le tard, *l'essaim* signifiant : « **Nous aussi analystes, avons à accepter d'être affectés en toute rigueur avant de voir... Le fait que ses propres affects, couplés à ceux de son analysant, réparent l'ombre qui manquait, le fait que cette interaction crée dans la cure un milieu indispensable à tout franchissement, tout ceci, bien que de fait souvent mis en pratique, en théorie reste ignoré** »<sup>12</sup>.

#### **Champ et chant :**

Dans le séminaire *...ou pire*, au milieu de son élaboration très mathématisante à partir de la Théorie des ensembles, Lacan s'écrit subitement : « *Il y a, il y a deux horizons du signifiant, un maternel, qui est aussi un matériel, et puis il y a, écrit, le mathématique* ». Lui-même s'engage essentiellement dans la deuxième direction, mais il a le mérite de marquer *formellement* cet autre horizon de travail qu'il appelle « maternel » et « matériel » et que je me permets de condenser en « matriciel », vers lequel se sera engagée résolument quant à elle MM, prenant modèle moins sur la mathématique pure que sur la physique (certes mathématisée) et ce que certains physiciens (comme JM Levy-Leblond) appellent son « sens du réel ». Or, les deux horizons sont comme tels parfaitement hétérogènes, se tournent le dos, sont en toute rigueur incompatibles.

En effet, l'horizon « mathématique-qui-s'écrit », privilégié par Lacan, au moins à cette période, est tourné vers *l'avant* au sens de ce qui est à venir, à savoir le surgissement du « signifiant nouveau » dont se tienne après coup un « nouveau sujet », ce qu'il appelle le « *y'a de l'un* » qui fait bien sûr penser à « l'éjection » et au « saut » dont parle MM l'indiquant de masculinité ; surgissement à partir de la *res*, la Chose, réduite à la limite au rien, un « vide-vide » qui peut en dernière instance s'entendre comme un « néant »<sup>13</sup>, qui est à traverser pour en instituer *rétroactivement* un « zéro » faisant ensemble de l'absence d'élément; ce qui commande de pratiquer préférentiellement dans le transfert la *coupure*, ne serait-ce que par son exercice de la dite « séance courte ».

---

<sup>11</sup> *Le double statut* p 95

<sup>12</sup> *Entretien* p 28

<sup>13</sup> Cf le dernier livre de Claude Rabant : *Néant et création*.

L'horizon « maternel-matériel », se tourne vers un « avant » opposé, temporellement vers le « passé réel » et « l'origine », et spatialement vers un deçà du sujet (celui défini par Lacan depuis l'Autre du langage), à savoir une mémoire étagée en traces d'archaïque infantile, d'éprouvé fœtal, et d'information « *physico-psychique* » ancestrale ; et sa pratique privilégie *l'enveloppement*, le recouvrement du savoir en jouissance, cette Autre jouissance que Lacan, note MM, « **considère ni comme organisée sur un mode qui lui serait spécifique, ni comme originaire, ni non plus en prise directe sur l'ancestral** ». Si en effet il sait « **décliner la jouissance pour une part au féminin** », celle qu'il nomme *pas-toute*, il la laisse *sans contenu*, là où MM lui reconnaît au contraire une consistance, celle d'un *imaginaire pré-spéculaire noué à un réel*. Et cela conduit MM à refuser de dire qu'au terme d'une cure le lieu de l'Autre soit simplement vidé, ramené à son « inexistence » : « **dans ce cas on perd de vue son statut foncièrement dynamique** », ce dernier terme faisant un clin d'œil à la consistance expérimentale de la Physique en tant qu'elle ne se réduit pas à la formalisation mathématique.

Certes le dernier Lacan reconnaît formellement à ce qui résiste à l'interprétation langagière fût-elle « poétique » l'insistance d'un « inconscient réel » à savoir d'une jouissance dans le symptôme une fois déchiffré, mais à ce reste ininterprétable symboliquement, MM accorde une attention particulière, singulièrement aux affects qui témoignent de son dynamisme insistant et qui mobilisent la présence de l'analyste au-delà de sa sensibilité à la « motérialité », à ce qui « s'écrit » dans la parole : attention à ce qui, en deçà, fait « cri et chuchotement ». Il faut donc « **compter avec l'invisible, le non-représentable d'un ressenti qui procède non du signifiant mais de l'organisation prénatale... Le tout est de saisir quel champ, fragmentaire ou flottant, ou carrément comme dit Lacan désabonné à l'inconscient, nous avons à faire à tel moment et d'y adapter non seulement notre écoute mais le cadre et notre comportement** »<sup>14</sup>. Ou dit-elle encore<sup>15</sup>, « **Si le refoulement originaire ne cesse pas de se rejouer dans l'inconscient, ne faut-il pas y voir une chance de renaissance, c'est-à-dire d'invention ? L'inconscient ramènerait l'analyste et l'analysant sur la scène originaire pour que les cartes qui une fois pour toutes y furent distribuées se jouent autrement, sur ce fond de vide plein garanti par au moins une des deux parties [l'analyste]. Un peu, très peu, certes, à chaque fois, sur un mode souvent insensible, mais qui à la longue rend possible cette invention... Temps de retrouvaille, d'invention** ».

Mais, ajoute-elle, **ce fil n'a d'intérêt que si l'on en tient un second, celui du Nom, tout aussi fermement** ». Car bien sûr, il ne s'agit pas simplement de prendre le contrepied de la logique du signifiant, mais de lui faire « contrepoint », terme musical, en la supplémentant d'une écoute élargie au « bruit de fond de l'univers » psychique : « **C'est de mouvement et de tension qu'il faut parler à son propos, d'une tension entre deux pôles, soit affectifs, soit représentatifs, qui à la fois sont irréductibles et s'attirent** ».

Ces horizons sont inconciliables en ce que le premier commande de viser le « *y'a dl'Un* » du signifiant qui vient - à s'expulser - d'où se différencier de l'Autre dont on est issu, jusqu'à le barrer, alors que le deuxième enjoint de viser « **... le sol, le sol charnel des tous premiers temps où le narcissisme à venir s'assure et qui demeure la vie durant** », un sol de jouissance, qu'on peut appeler d'« être » en un sens non métaphysique plus proche d'une clinique du vital et dont témoigne plus sûrement ce qui s'émeut de plus spécifiquement féminin dans la guise de ce que Lacan dans le séminaire *Encore* concède d'un « *parêtre* », c'est-à-dire non pas une simple apparence mais

<sup>14</sup> *Id* p 35

<sup>15</sup> *Amatride* p 52 et 65

étymologiquement en grec un « à côté »<sup>16</sup> : à côté, à l'entour, de la propension au « faire » plus spécifiquement masculine. Il s'agit donc d'entendre ensemble « **deux structures, celle fragmentaire du signifiant et celle originaire, organisée en continu qui tient ensemble les chaînes du signifiant. Vous les avez là, ou plutôt vous les entendez, ensemble, hétérogènes, mises en tension** »<sup>17</sup>. Il s'agit de « **revenir sans cesse à l'originaire... à la vie fœtale... mais de la placer autrement au regard de l'interdit d'y retourner. De creuser un écart plus profond entre elle et les mots, d'accentuer leur mise en tension** »<sup>18</sup>.

Il faut donc tendre l'arc du transfert dans toute l'ampleur de son champ d'accueil de l'autre, le tendre entre son *extrémité langagière* d'où procèdent les traits signifiants du sujet qui l'éjectent en avant de lui-même, et son *extrémité corporelle* d'où reviennent comme affects émouvant le signifiant les traces mnésiques de l'Avant d'exister dont et d'où il provient. Le tendre, cet arc, mais pour en tirer la flèche qui touche juste, car c'est le paradoxe en jeu, que l'acte analytique n'a lieu qu'à ce que « ... **pour que notre analysant trouve le déclic, le rebond, le ressort - tous ces mots sont bons pour dire l'élan d'un désir qui, libéré par la cure, s'élançait vers l'avenir - pour qu'advienne cette création, ce jaillissement, il faille revenir aux tous-débuts, là où se terre ce qui obstrue la source...** »<sup>19</sup>. Pas de saut du loup sans risque pris au chant de la sirène, cette étrange figure de femme-poisson dont la moitié du corps reste prise dans la mer(e), et dont il s'agit moins de penser avec Mallarmé qu'avec elle « *n'aura eu lieu que le lieu* », que de lui donner lieu de faire *salon de musique*, pacifiant s'il n'exclut pas le féminin...

Dans un article apparemment sans rapport avec la psychanalyse, « *Méfiez vous de la musique* », MM commente le film indien célèbre de Satyajit Ray, *Le salon de musique*, où « **Le maître de maison, en mélomane averti, jouit comme nul autre de la musique, et par là même de l'information ancestrale qu'elle réveille** », sauf que *faute de féminin* dans le champ (les femmes sont exclues du salon), il finit par s'y abîmer : « **S'il jouit du Nom** [de ses ancêtres figurés par la galerie de portraits du salon], **un père peut-il le transmettre à son fils ?** », s'interroge-t-elle à la fin. Tel ne serait-il pas le sort d'un homme ne prenant en compte que la génération des pères, hors de la descendance des mères ? Concluons avec cette dernière citation : « **Certes, le nom et la métaphore ouvrent l'humain au désir, mais de désir, de parole, il n'y aurait pas sans cet Autre radical en quoi consiste ce sol premier, ce féminin originel** ».

Il ne s'agit pas de revenir à Ferencsi mais de tenir l'écart, la tension, entre l'attention flottante aux signifiants qui viennent et l'appréhension flottante des émotions qui insistent comme états du corps...

\*\*\*\*\*

Un très bref aperçu clinique pour terminer. Je reçois une femme dans la soixantaine, qui a vécu toute sa vie sur un mode quasi « mystique » (les psychiatres qu'elle a toujours évités, l'auraient à coup sûr cataloguée d'emblée « psychotique »), et qui est, pour le dire vite, dénuée de toute image spéculaire du corps, sinon celui de sa sœur jumelle à laquelle elle est entièrement dévouée. Elle s'étonne elle-même de saisir intuitivement ce dont souffrent les gens qu'elle rencontre, comme

---

<sup>16</sup> Cf la discussion exégétique sur la traduction de l'hébreu dans la Genèse de la naissance d'Eve : créée « à côté » d'Adam, ou prise sur sa « côte » ?

<sup>17</sup> *Entretien* p 30

<sup>18</sup> *Amatride* p 52

<sup>19</sup> *Entretien* p 36

l'atteste leur soulagement aux paroles, toute simples, qu'elle leur retourne, parce qu'elle participe, quoique sans s'y croire, d'une sorte de fonction *angélique* de « messenger ».

Or, elle vient parce que, voilà, depuis un an, le corps qu'elle ne savait pas sien, précisément fait des siennes : toutes sortes de maux que les médecins veulent ignorer. Elle a été abandonnée, avec sa sœur, dès la naissance, et confiée à une institution religieuse jusqu'à sa majorité. Après quelques mois de plaintes dont elle me fait éprouver la souffrance, elle ramène un jour un rêve, ou plus exactement une *sortie* de rêve : du rêve lui-même, il ne reste que l'image sombre d'un étroit couloir où elle se meut difficilement, mais elle insiste sur le plus intense, à savoir le souvenir du temps de réveil, précisément du temps très court où elle passe du sommeil à l'éveil. Souvenir c'est trop dire, c'est plutôt une sensation qu'elle rejoue en séance en portant la main à sa nuque et en disant qu'elle sentait « qu'on la touchait là ». Me vient immédiatement, moins en image qu'en sensation diffuse, une scène de naissance qui me fait dire alors sans préméditation : « vous avez été touchée ». Rien de plus. Un simple écho de ce qu'elle a proféré et montré, mais qui vient de l'Autre, prend statut de langage adressé, n'inversant que la syntaxe (je/vous). Indécidable : qui, dans la séance, a été « touché », et de la main ou du mot ?... Tournant décisif de la cure : elle ne parle plus de ses « maux », passés aux mots, entreprend de se séparer de sa sœur, accède à une certaine image spéculaire du corps propre, commence à faire un récit de sa vie, là où jusqu'ici ne s'effleuraient que par fragments disséminés les événements finalement assez riches qui l'ont marquée...

S'est-il rejoué à deux, sur une Autre scène que celle jusqu'ici parfaitement vide de la maternité, quelque chose du refoulement originaire ?

En tout cas, incidemment, on peut souligner que le rêve reste freudiennement « la voix royale vers l'inconscient », non seulement comme inconscient textuel qui se donnerait à déchiffrer, mais en tant que chiffrage du réel en jouissance tel que la mise en scène onirique la porte en acte à la figuration, et qu'on a pu presque « voir » ici s'opérer en direct, en toucher l'émergence au visible. Rappelons nous que c'est aussi par un rêve que Jenny a transmis vers l'analyste l'information ancestrale non-dite qui la taraudait au corps, ouvrant enfin une porte au dire.

Pierre Boismenu  
Janvier Février 2019